

400 MILLIONS
DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

Songes d'Irlande

1 • RÉVÉLATIONS



Nora Roberts est la plus grande auteure de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

SONGES D'IRLANDE

1 • RÉVÉLATIONS

NORA ROBERTS

SONGES D'IRLANDE

1 • RÉVÉLATIONS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anaïs Goacolou



Titre original
THE AWAKENING

Éditeur original
St. Martin's Publishing Group, New York

© Nora Roberts, 2020

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2021

*Pour Colt,
mon lumineux garçon,
qui apporte davantage de lumière
et d'amour dans notre vie.*

PREMIÈRE PARTIE

Changements

*Un mensonge qui est une demi-vérité
est toujours le plus noir des mensonges.*

Lord Alfred TENNYSON

N' imagine pas que je suis l'être que j'ai été.

William SHAKESPEARE

Prologue

Vallée des Fey

La brume argentée se levait sur l'eau verte du lac en langues frémissantes, qui s'entrelaçaient pour atteindre le calme du ciel gris. À l'est, au-dessus des collines, un rose timide patientait, comme un souffle contenu, avant de s'éveiller.

Dans les frimas de l'aube, Keegan O'Broin observait le jour naissant. Un jour de changements et de choix, d'espoir et de pouvoir, il le savait.

Il attendait, comme ce souffle contenu, pour accomplir son devoir, et il espérait être de retour à la ferme avant midi. Il avait du travail et devait encore s'entraîner, bien sûr.

Mais ce serait à la maison.

Au signal, il ôta ses bottes et sa tunique, imité par son frère Harken et presque six cents autres personnes jeunes et moins jeunes, qui venaient non seulement de la vallée, mais de tous les coins de Talamh.

Du Sud, où les Pieux formulaient leurs prières secrètes, du Nord, où les plus farouches des guerriers gardaient la mer des Tempêtes, de la Capitale, à l'est, et de l'Ouest, où ils se trouvaient.

Car leur chef de clan, leur *taoiseach*, venait de donner sa vie pour sauver le monde. Et, comme c'était écrit, raconté

et chanté, un nouveau guide allait ainsi s'élever, comme la brume, ce jour-là, à cet endroit.

Keegan ne souhaitait pas plus devenir *taoiseach* que Harken. Ce dernier, garçon joyeux de douze ans – le plus jeune autorisé à participer au rituel – était fermier dans l'âme. Keegan savait que son petit frère considérerait cette journée, le rassemblement et le saut dans le lac, comme une bonne occasion de se divertir.

Pour Keegan, ce serait le moment d'honorer le serment qu'il avait prêté à un mourant, un homme qui avait été comme un père depuis que le sien avait rejoint les dieux, un homme qui, au prix de sa vie, avait mené Talamh à la victoire contre ceux qui voulaient réduire ses habitants en esclavage.

Il n'avait aucun désir de brandir le bâton de commandement, ni de ceindre l'épée de meneur du clan. Mais il avait donné sa parole, aussi plongerait-il dans l'eau avec les autres garçons et filles, hommes et femmes.

— Allez, Keegan ! s'écria Harken, dont la tignasse aile de corbeau volait dans la brise fraîche du printemps. On va bien s'amuser ! Si je trouve l'épée, je décréterai une semaine de festins et de danses.

— Si tu trouves l'épée, qui s'occupera des moutons et traîra les vaches ?

— Si je suis désigné *taoiseach*, je ferai ça et bien d'autres choses. La bataille est finie et remportée, frangin. Moi aussi, je suis triste qu'il soit mort. (Avec sa gentillesse innée, Harken passa le bras autour des épaules de Keegan.) C'était un héros et il restera dans toutes les mémoires. Et aujourd'hui, comme il le voudrait, comme il se doit, un nouveau chef arrivera. (De ses yeux bleus aussi éclatants que le jour, Harken considéra la foule amassée sur les rives du lac.) Nous lui rendons hommage, ainsi qu'à tous ceux qui étaient là avant lui et ceux qui viendront après.

Harken donna un coup de coude à Keegan.

— Arrête de faire la tête, ce n'est pas comme si l'un de nous deux allait émerger avec Cosantoir à la main. Ce sera

plutôt Cara. Comme c'est une sirène, l'eau est son élément. Ou Cullen, il s'entraîne à retenir sa respiration depuis deux semaines.

— M'étonne pas, marmonna Keegan.

Cullen, bien qu'excellent soldat, ne ferait pas un bon chef. Il préférerait combattre plutôt que réfléchir.

Keegan, du haut de ses quatorze ans, était lui-même soldat, avait vu du sang, en avait versé et connaissait le pouvoir, le ressentait, comprenait que la réflexion était aussi importante que l'épée, la lance et la magye.

Voire plus importante, en fait.

N'était-ce pas exactement ce que lui avait enseigné son père, puis celui qui l'avait traité comme un fils ? Il était au milieu de tant d'autres avec Harken, tous jacassant comme des pies, quand sa mère s'avança dans la foule.

Il aurait voulu qu'elle plonge dans le lac avec eux. Il ne connaissait personne sachant aussi bien qu'elle régler les disputes, ni gérer dix choses à la fois. Harken avait hérité de sa gentillesse, leur sœur Aisling de sa beauté, et Keegan aimait à penser qu'il avait au moins un peu de son astuce.

Tarryn s'arrêta un instant à côté d'Aisling, qui préférerait attendre avec ses amis plutôt que ses frères, qu'elle dédaignait. Keegan regarda sa mère relever le menton de sa sœur, l'embrasser sur les joues, la faire sourire par quelques mots, puis se diriger vers eux.

— Et ici, un renfrogné et un souriant, observa-t-elle en ébouriffant la crinière de Harken avant de tirer sur la tresse de guerrier de Keegan. Souvenez-vous de l'objectif de cette journée : il nous unit et parle à ce que nous sommes, à qui nous sommes. Vous faites là ce que d'autres ont fait avant vous, il y a mille ans et bien avant encore. Le nom de ceux qui sont ressortis du lac avec l'épée était écrit avant même leur naissance.

— Si c'est le destin qui décide de celui qui devient chef, pourquoi on ne peut pas le voir ? bougonna Keegan. Pourquoi toi, qui devines le passé et l'avenir, tu n'y arrives pas ?

— Si je pouvais voir, si vous le pouviez, si n'importe qui en était capable, le choix n'existerait plus.

Comme la mère qu'elle était, elle étreignit Keegan, mais ses yeux, d'un bleu éclatant semblable à celui des yeux de Harken, étaient fixés sur le lac et la brume.

— Vous choisirez d'entrer dans l'eau, n'est-ce pas ? Et celui qui prend l'épée doit choisir de la brandir dans les airs.

— Qui refuserait de le faire ? s'étonna Harken. Il devient *taoiseach*.

— Un chef est respecté mais il porte le fardeau pour nous tous. Il doit donc choisir de le porter en même temps que l'épée. Allez, chut, ordonna-t-elle en embrassant ses deux fils. Voilà Mairghread.

Mairghread O'Ceallaigh, qui avait elle-même été *taoiseach*, mère de celui qui venait d'être enterré, avait abandonné le noir du deuil. Elle était vêtue de blanc, une robe simple sans fioritures, et portait un pendentif dont la pierre était assortie à ses cheveux roux.

Chevelure et pierre semblaient brûler, comme repoussant la brume à mesure que Mairghread y pénétrait. Elle avait les cheveux courts, comme les fées qui s'avançaient dans son sillage.

La foule s'écarta pour lui faire place, les bavardages cessèrent. Le silence était preuve de respect et de fascination.

Pour Keegan, elle était simplement Marg, celle qui vivait dans la chaumière à l'orée des bois avoisinant la ferme. Celle qui était toujours prête à donner à un garçon affamé un gâteau au miel accompagné d'une histoire. Une femme puissante et courageuse, qui avait lutté pour Talamh, apporté la paix en donnant énormément de sa personne.

Il l'avait embrassée quand elle avait pleuré son fils, tenant parole aussi en lui délivrant la nouvelle lui-même... nouvelle qu'elle connaissait déjà.

Il l'avait tenue dans ses bras jusqu'à ce que les voisines viennent la réconforter. Alors, tout homme et soldat qu'il était, il avait eu besoin de s'isoler dans la forêt pour verser, lui aussi, des larmes.

À cet instant, Mairghread était resplendissante, et il éprouva un frisson, gagné par la fascination ambiante.

Elle portait le bâton, symbole ancien de commandement, fait d'un bois noir comme la nuit, et qui étincelait au soleil, à travers le brouillard qui s'éclaircissait.

Les sculptures qui ornaient le bois frémirent. Le pouvoir tourbillonnait dans la pierre du dragon surmontant le bâton.

Quand elle s'exprima, même le vent fit silence.

— Encore une fois, nous avons fait revenir la paix par le sang et les sacrifices. De tout temps, nous avons protégé notre monde, et par là, tous les autres. Nous avons choisi de vivre ainsi que nous le faisons, de la terre, de la mère et des Fey, en leur rendant hommage.

» Encore une fois, nous sommes sereins, encore une fois, nous prospérerons, jusqu'au temps où il faudra de nouveau du sang et des sacrifices. Aujourd'hui, comme il était écrit, raconté et chanté, un nouveau chef adviendra, et tous les présents prêteront serment de loyauté à Talamh, au *taoiseach* qui brandira l'épée du lac de la Vérité et acceptera le bâton de la Justice.

Elle leva le visage vers le ciel, et Keegan se dit que sa voix, si claire et forte, devait atteindre la mer des Tempêtes et porter encore au-delà.

— En ce lieu, en ce jour, nous invoquons la source de nos pouvoirs. Que celui qui sera choisi et qui choisira honore, respecte et garde les Fey. Que la main qui brandira l'épée soit forte, sage et vraie. Voilà tout ce que votre peuple vient vous demander.

L'eau, pâle et verte sous l'effet du pouvoir, se mit à tourbillonner. La brume frissonna.

— C'est le début.

Elle leva haut son bâton, et tous s'élancèrent vers le lac. Parmi les plus jeunes, certains riaient ou criaient triomphalement avant de plonger. Sur la rive, le public les acclamait. Dans ce vacarme, Keegan hésita et regarda son frère s'immerger gaiement. Il pensa à son serment, à la main qui

avait serré la sienne pendant les derniers moments de sa vie dans ce monde.

Et il plongeait.

Il n'y avait aucun intérêt à pester contre le froid de l'eau. Autour de lui, d'autres ne s'en privaient pas, ou alors ils riaient. Certains tapaient du pied pour remonter à la surface.

Il se ferma aux pensées des trop nombreuses personnes qui l'entouraient.

Il avait juré d'entrer dans le lac et de plonger loin. De saisir l'épée si elle se présentait à sa main. Aussi s'exécuta-t-il, se souvenant des fois où il avait fait exactement la même chose, plus petit, avec son frère et sa sœur. Des enfants à la recherche de galets dans le fond sablonneux du lac un jour d'été.

Il voyait les autres dans l'eau, nageant dans tous les sens. Si l'air venait à leur manquer, le lac les repousserait à la surface, comme il avait été promis.

L'eau se mouvait autour de Keegan, tourbillonnait. Il voyait le fond, à présent, et les galets qu'il venait pêcher, enfant.

C'est alors qu'il vit la jeune femme. Elle flottait, aussi la prit-il d'abord pour une sirène. Leur peuple s'était toujours abstenu d'être présent lors du rituel ; les sirènes régnaient sur les mers, cela leur suffisait.

Il s'aperçut alors qu'il ne voyait que son visage. Des cheveux d'un roux flamboyant comme ceux de Marg, plus longs et déployés dans l'eau. Le gris fumée de ses yeux éveillait chez lui comme un vague souvenir. Pourtant, il ne la connaissait pas. Il avait en tête chaque visage de sa vallée, et elle n'était pas de chez lui.

Pourtant...

Soudain, il l'entendit penser aussi clairement qu'il avait entendu Marg au bord du lac :

— *Il était mien aussi. Mais ceci est à toi. Il le savait, et tu le sais également.*

L'épée bondit quasiment dans la main de Keegan. Il en éprouva le poids, le pouvoir, la brillance.

Il pouvait lâcher l'arme et continuer de nager plus loin. Après tout, c'était son choix, les dieux le disaient, les récits en témoignaient.

Il desserra sa prise sur la garde et laissa ce poids, ce pouvoir et cette aura s'éloigner. Il ne savait pas diriger. Il savait se battre, s'entraîner, monter à cheval, voler dans les airs. Mais il ne savait pas comment mener les autres, ni à la guerre ni à la paix.

L'épée luisait dans des tons argentés où se dessinaient des sculptures et une pierre rouge flamboyante. Quand il la lâcha, l'éclat se ternit, et la lueur vacilla.

Elle l'observait toujours.

— *Il croyait en toi.*

Le choix ? pensa-t-il. *La belle histoire !*

L'honneur ne laissait pas le choix.

Keegan brandit donc l'épée vers la surface, où le soleil dansait, formant mille reflets. Sa vision – car elle n'était rien d'autre – lui sourit.

— *Qui es-tu ?* demanda-t-il.

— *C'est ce que nous allons devoir découvrir tous les deux.*

L'épée le ramena droit à la surface, comme une flèche lancée par un arc.

Elle fendit l'eau, puis l'air. Un rugissement retentit lorsque le soleil toucha la lame, renvoya sa lumière et son pouvoir sur le lac.

Keegan continua vers l'herbe épaisse et humide, puis fit ce qu'il savait être son devoir : il s'agenouilla devant Mairghread.

— Je voudrais te remettre cet objet et tout ce qu'il représente, lui dit-il, comme l'avait fait son fils auparavant. Car personne n'en est plus digne.

— Mon temps est passé, répondit-elle en lui posant la main sur la tête. Et le tien commence.

Elle lui prit la main et le remit debout. Il n'entendait rien, ne voyait rien d'autre qu'elle.

— C'était mon souhait, murmura-t-elle pour lui seul.

— Pourquoi ? Je ne sais pas comment...

Elle le coupa, lui déposant un baiser sur la joue.

— Tu en sais plus que tu ne le penses, dit-elle en lui tendant le bâton. Prends ce qui te revient, Keegan O'Broin.

Quand il saisit l'objet, elle recula d'un pas.

— Et passe à l'étape suivante.

Il se retourna. Tout le monde l'observait. Tant de visages, tant d'yeux sur lui. Il reconnut la peur qui le rongea et en éprouva de la honte.

L'épée l'avait choisi, il choisissait de la brandir. La crainte n'avait plus sa place.

Il leva le bâton, faisant palpiter le cœur de dragon.

— Cet objet permettra de faire régner la justice pour tous à Talamh.

Puis il brandit l'arme.

— Cet objet permettra de protéger tout le monde. Je suis Keegan O'Broin. De tout mon être présent et futur, je prête serment aux vallées, aux collines, aux forêts et aux plaines, aux coins reculés, à chaque Fey. Je représenterai la lumière. Je vivrai pour Talamh, et selon la volonté des dieux, je mourrai pour Talamh.

Parmi les acclamations qui ponctuèrent son discours, il perçut la voix de Marg :

— C'est bien, mon garçon, c'est très bien.

Alors, ils portèrent en triomphe leur jeune *taoiseach*. Et une nouvelle histoire commença.

I

Philadelphie

Assise dans un bus qui semblait pris de hoquet, Breen Kelly massait ses tempes douloureuses.

Cette horrible journée qui se terminait – enfin ! – venait clôturer une horrible semaine qui mettait fin à un mois horrible.

Ou deux.

Elle résolut de ne pas se laisser abattre. Nous étions vendredi, ce qui impliquait qu'elle avait deux jours entiers avant de se retrouver dans une salle de classe et de s'escrimer à enseigner à des collégiens les subtilités de leur langue.

Bien entendu, une partie de ce week-end serait consacrée à la correction des copies et à la préparation des cours, mais elle ne serait pas au collège, avec tant d'yeux sur elle, endormis, survoltés ou, dans certains cas, pleins d'espoir.

Non, elle n'allait pas se sentir aussi nulle et mal dans sa peau que ses élèves en pleine puberté, qui préféreraient être n'importe où plutôt qu'au collège.

Le métier de professeur était tout de même le plus honorable de tous ! Il était gratifiant, utile, vital.

Quel dommage qu'elle soit une si mauvaise prof.

Dans une nouvelle saccade, le bus stoppa à l'arrêt, où un ballet de personnes descendirent et d'autres montèrent.

Breen observait. C'était une activité pour laquelle elle était douée ; c'était tellement plus facile que de participer.

Une femme en tailleur-pantalon gris, son téléphone à la main, les yeux hagards de fatigue. Une mère célibataire qui rentrait à la maison après le travail et vérifiait que ses enfants allaient bien, supposa Breen. Elle n'avait sûrement jamais imaginé que sa vie serait si difficile.

Deux adolescents en débardeur et short Adidas leur arrivant aux genoux, les écouteurs vissés aux oreilles. Ils allaient retrouver des potes, jouer à des jeux vidéo, commander une pizza et regarder une série. Un âge enviable, où le terme « week-end » était synonyme d'amusement.

L'homme en noir, il... Il la regardait en face, d'un œil pénétrant, si bien que Breen détourna le regard. Il lui rappelait quelqu'un. Pourquoi donc ? Sa crinière de cheveux argentés lui évoquait un professeur de fac.

Non, impossible. Un prof d'université ne lui aurait pas fait tambouriner le cœur, ni asséché la bouche. Elle était terrifiée à l'idée qu'il vienne s'asseoir à côté d'elle.

S'il le faisait, jamais elle ne descendrait du bus. Elle resterait dedans, à aller nulle part, dans un gouffre éternel de néant.

Elle était consciente que c'était dément et elle s'en fichait bien. Elle se releva d'un bond pour se précipiter à l'avant, sa sacoche battant sur sa hanche. Elle n'osa pas regarder l'inconnu mais dut passer tout près de lui pour atteindre la porte. Il s'effaça pour la laisser passer, mais elle n'en eut pas moins la chair de poule.

Ses poumons ne laissaient plus entrer d'air. Ses jambes flageolaient. Quelqu'un lui demanda si elle allait bien quand elle trébucha. Elle avait entendu l'homme lui parler, dans sa tête :

— *Rentre à la maison, Breen Siobhan. Il est temps pour toi de revenir.*

Elle s'agrippa à une barre pour retrouver l'équilibre, faillit tomber dans les marches. Une fois dehors, elle se mit à courir.

Elle sentait les regards étonnés des gens qui tournaient la tête sur son passage, ce qui ne faisait qu'empirer les choses. Elle détestait attirer l'attention sur elle, s'efforçait de se fondre dans la masse, d'être invisible.

Le bus repartit.

Malgré sa respiration sifflante, la pression sur sa poitrine s'atténuait. Elle s'intima de ralentir, de marcher comme une personne normale.

Il lui fallut une minute pour y parvenir, puis une deuxième pour savoir où elle était.

Elle n'avait pas connu de crise de panique aussi grave depuis la veille de son premier jour d'enseignement au collège Grady. Marco, son meilleur ami depuis la maternelle, l'avait aidée à se calmer. Un autre accès de panique, un peu moins fort, l'avait prise avant sa première réunion parents-profs.

C'était juste un type qui prenait le bus, se raisonna-t-elle. Il ne représentait aucune menace, voyons ! Et elle ne l'avait pas entendu dans sa tête. Seuls les fous imaginaient des voix.

N'était-ce pas ce que sa mère lui avait inculqué depuis... toujours ?

Et maintenant, à cause d'un moment de folie, elle avait un bon bout de chemin à faire à pied. Mais peu importait. La soirée de printemps était agréable, et Breen, naturellement, était habillée comme il le fallait. Un imper léger, à cause des risques d'averses annoncés, un pull et des chaussures confortables.

Elle aimait marcher et après tout, ce serait autant de pas de plus comptabilisés dans son appli.

Et si cela perturbait un peu son programme, quelle importance ?

Elle était célibataire, avait vingt-six ans et absolument aucun projet en ce vendredi soir du mois de mai.

Comme si cette pensée n'était pas suffisamment déprimante, la panique avait accentué sa migraine.

Elle sortit de sa sacoche une bouteille et une pochette pour y prendre deux cachets, qu'elle avala avec deux gorgées d'eau.

Elle résolut de passer chez sa mère et de trier son courrier, car celle-ci refusait de le laisser à la poste quand elle s'absentait. Elle jetterait les publicités et mettrait les factures, la correspondance et le reste dans les bannettes prévues dans le bureau.

Ouvrir les fenêtres, arroser les plantes intérieures et celles du patio, car finalement, il n'avait pas plu.

Refermer les fenêtres une heure plus tard, enclencher l'alarme, verrouiller les portes. Reprendre le bus pour rentrer chez elle.

Préparer de quoi manger. Vendredi soir, c'était salade avec poulet grillé et, chouette, un verre de vin ! Et elle allait corriger des copies.

Parfois, elle détestait la technologie, parce que le collège exigeait qu'elle mette les notes en ligne, puis gère les protestations des parents.

Tout en marchant, elle cochait mentalement des cases sur sa liste, alors que les gens autour d'elle se dirigeaient vers un apéro entre amis ou un dîner, voire d'autres endroits plus intéressants que sa propre destination.

Elle ne les enviait pas. Pas trop. Elle avait eu un copain, avait couché avec, planifié des dîners, des soirées théâtre ou cinéma. Selon elle, tout se passait bien, tranquillement, exactement comme il le fallait.

Jusqu'à ce qu'il la largue.

Ce n'était pas grave. Elle gérait. Ce n'était pas comme s'ils avaient été fous amoureux. Mais elle l'appréciait, se sentait bien avec lui. Et le sexe, c'était plutôt sympa.

Bien sûr, elle avait dû avouer à sa mère que Grant ne l'accompagnerait pas à la fête de ses quarante-six ans, et quand elle lui avait dit pourquoi, Jennifer Wilcox, directrice de l'agence de publicité Philly Brand, aussi stylée que talentueuse, avait levé les yeux au ciel.

Elle lui avait lancé le fameux « Je te l'avais pourtant dit ».

Ce qui était difficile à contester, car sa mère l'avait effectivement prévenue.

Breen avait quand même eu envie de lui rétorquer violemment : « Tu t'es mariée à dix-neuf ans ! Tu m'as eue à vingt. Et douze ans plus tard, tu l'as poussé obstinément vers la sortie jusqu'à ce qu'il parte. À qui la faute s'il m'a quittée ? Pas seulement la tienne, mais la mienne aussi ? »

Était-elle en cause ? se demanda Breen. N'était-elle pas le dénominateur commun entre une mère qui ne la respectait pas et un père aux yeux duquel elle n'avait pas eu assez d'intérêt pour lui donner envie de rester dans sa vie ?

Alors qu'il avait promis.

De l'histoire ancienne, se répéta-t-elle. Pense à autre chose.

Elle passait trop de temps à ruminer, elle fut soulagée d'arriver aux abords de chez sa mère.

C'était une maison de ville dans un joli quartier où les rues étaient bordées d'arbres, peuplé de gens qui réussissaient professionnellement, des couples qui appréciaient la vie urbaine, l'accès facile aux bars et restaurants cotés, à des boutiques de renom.

Tous ces bâtiments de brique rose, les menuiseries délicatement peintes, les vitres étincelantes. Ici, les habitants couraient ou allaient à la salle de sport avant le travail, se promenaient au bord de la rivière, organisaient des dîners élégants, des dégustations de vin, lisaient des livres sérieux.

C'est ce qu'elle s'imaginait, en tout cas.

Ses meilleurs souvenirs remontaient à l'époque où elle vivait dans une toute petite maison où elle avait une chambre mansardée. Une vieille cheminée de brique dans la salle de séjour, pas au gaz ou électrique, non, une cheminée où l'on brûlait des bûches. Un jardin aussi plein d'aventures que les histoires que son père lui racontait le soir, au moment du coucher.

Des histoires magiques contant des lieux magiques.

Les disputes avaient tout gâché. Celles qu'elle entendait à travers les murs, et dans sa tête aussi.

Puis il était parti. Au début, durant une semaine ou deux seulement, puis il était revenu pour ses visites du samedi, il l'emmenait alors au zoo – à l'époque, elle rêvait d'être vétérinaire – ou faire des pique-niques.

Et par la suite, il n'était plus revenu.

Cela faisait plus de quinze ans, et elle espérait encore.

Elle prit dans son porte-monnaie la clé remise par sa mère trois semaines plus tôt avec une liste détaillée d'instructions, quand celle-ci était partie pour l'un de ses voyages d'affaires suivis d'une retraite « spa-méditation » des plus régénérantes.

Le mercredi suivant, Breen laisserait cette clé avec une bouteille de lait frais et les autres courses indiquées sur la liste après avoir relevé le courrier, car sa mère devait revenir le jeudi.

Breen prit les lettres dans la boîte et les coinça sous son bras avant d'ouvrir la porte, puis entra dans le vestibule pour désactiver l'alarme. Elle ferma et rangea sa clé.

Elle se rendit d'abord dans la cuisine, digne des émissions de décoration d'intérieur, une merveille contemporaine d'inox, d'éléments blancs, de carreaux métro, sans oublier l'évier de ferme et les murs couleur mastic.

Elle laissa son sac et le courrier sur l'îlot central, déposa son imperméable sur un tabouret haut. Après avoir programmé un rappel pour une heure plus tard, elle entreprit d'ouvrir les fenêtres.

Celles de la cuisine et de la pièce à vivre au magnifique parquet aux lames larges. Comme les toilettes avaient une fenêtre, elle les aéra aussi.

Il y avait à peine un petit vent, mais la tâche figurait sur sa liste, et Breen suivait les directives. Tâche suivante : emporter le courrier à l'étage. Dans la troisième chambre, que sa mère avait transformée en bureau, elle posa les enveloppes sur le comptoir en forme de L qui servait de poste de travail.

Là, les murs étaient couleur café au lait, et le siège de bureau en cuir dans les tons chocolat. Des étagères à l'organisation sommaire accueillait des récompenses, car sa mère

en avait récolté un certain nombre, ainsi que des livres et des photos encadrées en rapport avec son agence de publicité.

Breen ouvrit le trio de fenêtres qui se trouvait derrière le bureau. Comme toujours, elle se demanda quel était l'intérêt de tourner le dos à une telle vue : les arbres, les bâtiments de brique, le ciel, le monde.

« Pour ne pas se laisser distraire, lui avait répondu Jennifer. Le travail, c'est le travail. » Breen ouvrit également les deux fenêtres latérales, situées de part et d'autre d'un meuble classé en bois.

Sur les larges rebords de fenêtres blancs, des plantes vertes dans des pots cuivrés s'épanouissaient. Breen allait les arroser, ainsi que toutes les autres. Ensuite, elle trierait le courrier et attendrait la sonnerie de rappel. Elle refermerait partout et aurait terminé.

Elle aéra la chambre d'amis, aussi impeccable qu'accueillante – où elle n'avait jamais dormi –, la salle de bains réservée aux invités, puis celle de la simple mais élégante suite parentale.

Elle se demanda s'il arrivait à sa mère de mettre un homme dans ce joli lit à la couette bleu ciel d'été et aux oreillers bien gonflés.

Et regretta aussitôt de s'être posé cette question.

Breen retourna en bas et, au moment où elle allait ouvrir la porte donnant sur la cour intérieure, son téléphone sonna dans son sac.

Elle consulta l'écran, car elle ne répondait jamais sans savoir de qui provenait l'appel. Elle sourit. Si quelqu'un pouvait améliorer un peu cette journée pourrie, c'était Marco Olsen.

— Coucou.

— Coucou, toi. C'est vendredi, copine.

— À ce qu'il paraît.

Elle gagna la cour occupée par un salon de jardin en inox et encadrée par de grands pots de fleurs de forme allongée.

— Alors ramène tes fesses musclées chez *Sally's*. C'est l'happy hour, ma poule, et la première tournée est offerte.

— Je peux pas, répondit-elle en ouvrant le robinet du tuyau d'arrosage et en s'attaquant au premier pot. Je suis chez ma mère, je m'occupe de sa maison en son absence, et après, j'ai des copies à corriger.

— On est vendredi, répéta-il. Lâche-toi un peu. Je serai au bar jusqu'à deux heures, c'est soirée karaoké.

S'il y avait une activité à laquelle Breen se livrait en public sans angoisse, surtout après un verre et accompagnée de Marco, c'était le chant.

— J'en ai encore pour... quarante-trois minutes ici, répondit Breen en consultant l'horloge. Et les copies ne vont pas se corriger toutes seules.

— Tu feras ça dimanche. Tu n'as pas le moral, Breen, et Grant « Connard » Webber ne le mérite pas.

— Oh, ce n'est pas que ça. Je suis dans une mauvaise passe, c'est tout.

— Tout le monde se fait larguer.

— Pas toi.

— Oh si. Et Harry le Beau Gosse, alors ?

— Vous avez décidé, d'un commun accord, que votre relation était arrivée à son terme, et vous êtes encore amis. C'est pas se faire larguer, ça.

Elle arrosa un autre pot pendant que Marco répliquait :

— Il faut que tu t'amuses. Si tu n'es pas là dans trois heures – je te donne le temps de rentrer te changer et de te faire belle –, je viens te chercher.

— Impossible, tu tiens le bar.

— Sally t'adore, ma poule. Elle viendra avec moi.

Breen le rendait bien à Sally, une drag-queen haute en couleur. Elle aimait beaucoup ce bar, imprégné de l'ambiance gay du quartier, où elle se sentait heureuse. Voilà pourquoi elle vivait dans un appartement situé dans le coin, en colocation avec Marco.

— Je termine chez ma mère, puis je verrai comment je me sens en rentrant. J'ai la migraine depuis deux heures, et je n'invente pas ! J'ai eu une crise de panique débile dans le bus, qui a empiré mon état.

— Je te ramène à la maison.
— Mais non, voyons. J'ai pris des cachets, ils vont faire effet.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans le bus ?

— Je te raconterai tout à l'heure. C'était bête. Mais tu as peut-être raison. Un verre pourrait me faire du bien, et te voir aussi. Je verrai ce que ça donne quand je serai à l'appart.

— Envoie-moi un SMS quand tu arrives.

— D'accord ! Maintenant, remets-toi au boulot. Il me reste une plante à arroser dans le patio, puis celles d'intérieur, la tonne de courrier à trier et ces fichues fenêtres à refermer.

— Tu devrais dire non parfois.

— Ce n'est pas si embêtant. J'aurai fini dans moins d'une heure et je prendrai le bus. Je t'enverrai un message. Allez, va servir des verres. Ciao.

Elle rentra en verrouillant bien la porte de la cour avant de remplir l'arrosoir.

Un petit vent se leva, l'incitant à se tenir près de la fenêtre, les yeux clos, pour sentir son souffle.

Peut-être allait-il pleuvoir, finalement. Une bonne pluie printanière bien drue.

Le vent se fit plus fort, ce qui surprit Breen, car le soleil continuait de briller derrière les vitres.

— On va peut-être avoir droit à une tempête.

L'idée ne lui déplaisait pas, d'ailleurs. Une tempête chasserait ce satané mal de tête. Et puisque Marco lui avait accordé trois heures avant de le rejoindre, alors que deux lui auraient suffi, elle pouvait passer une petite heure sur ses copies.

Elle se sentirait moins coupable.

Chargée de l'arrosoir, elle retourna à l'étage, où les rafales faisaient désormais voler les stores.

— Maman, on peut dire que ta maison est bien aérée.

Elle pénétra dans le bureau, où elle trouva tout sens dessus dessous.

Le meuble classeur était ouvert alors qu'elle aurait juré qu'il était fermé à clé. Des papiers volaient dans la pièce comme des oiseaux.

Elle posa l'arrosoir et courut récupérer les documents, qui volaient en tourbillons ou se trouvaient par terre.

Tout à coup, le vent se calma, comme une porte qui claque. Breen se retrouva coite, les mains pleines de papiers.

Sa mère, obsédée par le rangement, serait sérieusement contrariée.

— Bon, je vais tout remettre en ordre, elle n'en saura rien. Adieu, mon heure de rab ! Marco, désolée, je n'irai pas chez *Sally's*, ce soir.

Elle ramassa les dossiers vidés, les papiers en vrac et s'assit derrière le bureau pour entreprendre de les trier.

Elle fut intriguée par l'étiquette du premier dossier.

INVESTISSEMENTS ALLIED-BREEN/2006-2013.

Elle qui remboursait encore son prêt étudiant pour son master et partageait un appartement avec Marco – pas seulement pour avoir de la compagnie, mais pour pouvoir diviser le loyer en deux...

Perplexe, elle saisit un autre dossier.

INVESTISSEMENTS ALLIED-BREEN/2004-2020.

Un autre ajoutait : CORRESPONDANCE.

Sa mère aurait ouvert un compte d'investissement à son nom sans lui en parler ? Pourquoi ?

Elle avait reçu un petit pécule de ses grands-parents maternels pour ses études, et elle leur en avait été reconnaissante, car cela avait financé sa première année. Mais pour la suite, sa mère lui avait bien fait comprendre qu'elle était toute seule.

« Tu dois gagner ta vie, lui avait dit et répété Jennifer. Étudie plus, travaille plus dur si tu veux être un minimum à la hauteur. »

Et, oui, Breen avait mené de front deux petits boulots pour payer ses frais de scolarité. Elle avait ensuite contracté des emprunts, qu'elle allait sans doute rembourser jusqu'à la fin de ses jours.

Et elle avait obtenu son diplôme – se « montrant à la hauteur » –, avait trouvé un emploi de prof, puis creusé sa dette, parce qu'il lui fallait un master pour pouvoir garder son poste.

Et, en parallèle, il y avait des comptes bancaires à son nom ? C'était à dormir debout.

Elle se mit à trier les papiers pour les remettre dans les bonnes chemises.

Elle n'alla pas loin.

Si elle ne pouvait prétendre connaître ni comprendre grand-chose aux investissements, à la Bourse ou aux dividendes, elle était parfaitement capable de lire des chiffres. Et le relevé mensuel de mai 2014, un temps où elle peinait à joindre les deux bouts et mangeait des ramen en jonglant avec deux jobs, faisait valoir un total, en bas de la colonne, de 900 000 dollars. 900 000 dollars !

— Impossible, murmura-t-elle. C'est complètement impossible.

Mais l'argent était bien à son nom, et celui de sa mère y figurait aussi.

Elle feuilleta vite les liasses et découvrit un virement mensuel depuis la Banque d'Irlande.

Elle se releva, se dirigea à l'aveugle vers les fenêtres en arrachant l'élastique qui retenait ses cheveux.

Son père. C'était son père qui avait envoyé de l'argent tous les mois. S'imaginait-il que cela compensait le fait de l'avoir abandonnée ? De ne jamais avoir appelé, ni écrit, de ne jamais être revenu lui rendre visite ?

— Non, ça ne compense rien du tout. Mais...

Sa mère était au courant et ne lui avait rien dit. Elle le savait et avait laissé Breen penser que son père s'était tout bonnement évaporé, ne payait pas de pension et n'avait eu aucun remords.

Or, c'était faux.

Breen dut attendre que ses mains cessent de trembler, que ses yeux ne brûlent plus.

Alors, elle retourna au bureau, organisa les papiers, lut la correspondance de bout en bout, examina le dernier relevé en date.

Rancœur et chagrin fusionnèrent en une fureur blanche.

Elle prit son téléphone et composa le numéro du conseiller en charge du compte.

— Benton Ellsworth, répondit-il.

— Oui, M. Ellsworth, ici Breen Kelly. Je...

— Mademoiselle Kelly ! Quelle surprise. C'est un plaisir de vous parler directement. Votre mère va bien, j'espère.

— Sûrement. M. Ellsworth, je viens de prendre connaissance d'un compte à mon nom chez vous avec des fonds et des investissements qui s'élèvent à 3 853 812,65 dollars. Est-ce exact ?

— Je peux vous donner la valeur exacte de ce jour, mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire par « prendre connaissance ».

— Cet argent est à moi ?

— Oui, cela va de soi. Je...

— Pourquoi le nom de ma mère est-il aussi indiqué sur les relevés ?

— Mademoiselle Kelly, dit-il lentement. Le compte a été ouvert lorsque vous étiez mineure, puis vous avez exprimé le souhait de le laisser aux bons soins de votre mère. Je peux vous promettre qu'elle est très scrupuleuse quant à la supervision de vos investissements.

— Et comment ai-je exprimé ce souhait ?

— Mme Wilcox m'a expliqué que vous n'aviez aucune envie de gérer les investissements, et vous n'avez jamais communiqué le désir que le compte vous soit dévolu entièrement.

— Parce que je n'en connaissais pas l'existence.

— Je suis certain qu'il y a un malentendu. Je vous propose un rendez-vous en présence de votre mère pour le régler.

— Ma mère n'est pas à Philadelphie en ce moment, elle fait une retraite dans un lieu où elle n'a accès ni au téléphone ni à Internet.

Ce qui était le fait d'un dieu quelque part qui veillait sur Breen, pensa-t-elle avant d'ajouter :

— Mais je suis prête à régler cela avec vous.

— Tout à fait, bien sûr. Mon assistante n'est plus au bureau, mais je peux vous proposer un rendez-vous lundi.

Ah, non, elle allait perdre courage pendant le week-end, comme c'était toujours le cas.

— Et maintenant ?

— Mademoiselle Kelly, je m'apprêtais à quitter mon bureau quand j'ai décroché.

— Je suis désolée de vous importuner, mais c'est urgent. Je veux vous parler, mieux comprendre la... situation avant de contacter un notaire.

Pendant le silence qui suivit, Breen ferma fort les yeux. *S'il vous plaît, s'il vous plaît, ne me faites pas attendre.*

— Il serait sans doute préférable de se rencontrer maintenant, en effet. Nous allons éclaircir tout cela, et comme je le disais, je suis persuadé qu'il s'agit d'un simple malentendu. Je sais que vous ne conduisez pas, donc...

— Je n'ai pas de voiture parce que je n'en ai pas les moyens, rectifia-t-elle. Mais je suis parfaitement capable de me rendre à votre banque. Je serai là dès que possible.

— Je vous retrouverai dans le hall. Nous sommes une petite agence, mademoiselle Kelly. La plupart des employés seront déjà partis en week-end.

— Très bien, je vous remercie.

Elle raccrocha avant d'avoir pu changer d'avis et s'assit. Elle tremblait de nouveau.

— Allez, un peu de cran, Breen ! Secoue-toi et file.

Elle répartit les papiers triés dans les différents dossiers, laissa là l'arrosoir, ne prit pas le temps de fermer le tiroir à dossiers suspendus et fonça au rez-de-chaussée.

Elle pensa au bus et au temps qu'il lui faudrait pour rallier le quartier des affaires du centre-ville.

Alors, elle fit quelque chose qu'elle ne s'était jamais permis.

Elle appela un taxi.

La circulation était démentielle, c'était l'heure de pointe du vendredi soir. La conductrice, une femme de son âge environ, commença à faire la conversation, mais abandonna quand Breen inclina la tête en arrière et ferma les yeux.

Elle aurait voulu relire les papiers, mais elle aurait eu le mal des transports. Ce n'était pas une bonne manière de

rencontrer l'homme qui, apparemment, gérait toutes ses finances.

Il lui aurait fallu un plan, or dans son désarroi et sa colère, elle ne réussissait pas à réfléchir. Dans son emploi du temps du week-end figuraient – à l'origine – le règlement de factures et les réflexions sur le budget à resserrer. Cette triste tâche était prévue après son sport. Qu'elle pratiquait chez elle, ne pouvant se payer un abonnement en salle.

Mais aussi parce qu'elle se sentait bête et gênée de faire de la gym devant d'autres personnes.

Quoi qu'il ressorte de ce rendez-vous, elle devrait toujours régler ses factures.

Elle rouvrit les yeux pour découvrir que le pire de la circulation était passé. Le véhicule avait avancé le long de la rivière. À l'ouest, le soleil déclinant rayonnait toujours, faisant briller les ponts et la surface de l'eau.

Il n'allait pas pleuvoir, finalement. Zut, elle avait laissé son imperméable dans la cuisine de sa mère.

Et avait-elle pensé à tout fermer, à réenclencher l'alarme ?

Après un petit temps d'anxiété, elle referma les yeux et refit le chemin dans sa tête.

Oui, elle avait fait tout ça, mais en pilotage automatique.

Quand le taxi s'arrêta devant l'immeuble en brique rouge ombragé par des tours d'acier, elle lui donna un pourboire.

Adieu, la pizza de dimanche.

Quand elle fut à la porte du bâtiment, quelqu'un la lui ouvrit.

Un homme grand et élancé, vêtu d'un costume bleu marine rayé, d'une chemise blanche amidonnée et d'une cravate rouge vif. Étrangement, le gris qui parsemait sa chevelure châtain la mit un peu plus à l'aise.

Il était plutôt âgé. Et semblait expérimenté. Il savait ce qu'il faisait.

Parce qu'elle, c'était l'inverse.

— Madame Kelly, dit-il en lui tendant la main.

— Oui. Bonjour, monsieur Ellsworth.

— Entrez, je vous en prie. Mon bureau est au premier. Ça ne vous dérange pas de prendre l'escalier ?

— Non.

Elle observa le hall silencieux, dont le sol était revêtu de moquette, remarqua le comptoir de réception en bois étincelant, plusieurs imposants fauteuils en cuir et quelques grandes plantes vertes dans des pots en terre cuite.

— Je tiens à vous présenter mes excuses pour le rôle que j'ai pu jouer dans ce malentendu, commença Ellsworth pendant qu'ils montaient à l'étage. Jennifer, votre mère, m'a affirmé que vous ne vous intéressiez pas à la gestion du compte.

— Elle a menti.

Cet éclat de colère ne faisait pas partie du plan, même si elle n'en avait finalement aucun. Pourtant, les mots vinrent tout seuls.

— Si ce que vous me dites est vrai, elle vous a menti, et à moi aussi, par omission. J'ignorais qu'il existait un compte.

— Bien, fit Ellsworth en lui désignant une porte ouverte.

L'espace, plus grand que le salon de Breen, aéré grâce à ses grandes fenêtres, comprenait un vieux bureau en acajou aux finitions somptueuses, une banquette en cuir et deux chaises pour les visiteurs.

Sur un comptoir était disposée une machine à café sophistiquée. Des photos encadrées, manifestement de la famille, couvraient une étagère murale.

— Vous désirez un café ?

— Je veux bien, merci. Du lait, pas de sucre.

— Asseyez-vous, l'invita-t-il tout en se dirigeant vers l'appareil.

— J'ai apporté tous les dossiers, commença-t-elle en s'installant, serrant les genoux parce qu'ils tremblaient. D'après ce que j'ai lu, le compte a été ouvert en 2006. À la séparation de mes parents.

— C'est exact.

— Pouvez-vous me dire si les versements du début correspondaient à une pension alimentaire ?

— Non, ce n'était pas ça. Je vous suggère de vous entretenir avec votre mère à ce sujet, car je ne peux vous parler que de ce compte-ci.

— D'accord. C'est ma mère qui l'a ouvert ?

— C'est Eian Kelly qui l'a ouvert à votre nom et qui a désigné votre mère comme représentante légale. À l'époque, il avait pris ses dispositions pour pouvoir effectuer un virement mensuel depuis la Banque d'Irlande. Pour assurer votre avenir, vos études, votre sécurité financière.

Breen joignit maintenant les mains, qui s'étaient également mises à trembler.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

Il lui tendit son café, puis prit le sien et s'installa, non derrière son beau bureau, mais sur la chaise à côté de la sienne.

— C'est moi qui avais géré le dossier. Eian Kelly était venu ici même pour ouvrir le compte, que je gère depuis lors.

— Est-ce que... Il est en contact avec vous ?

— Pas depuis ce jour-là. Les virements sont effectués. Votre mère supervise le compte de façon très raisonnable, comme je vous l'ai dit. Si vous avez regardé les relevés, vous avez constaté qu'elle n'en a pas retiré un centime. Nous nous voyons tous les trimestres, ou plus s'il y a un détail à discuter. Je n'avais aucune raison de penser que vous n'étiez pas au courant.

— Vous avez beaucoup de clients ? Enfin, je suis votre cliente ?

— Oui, lui confirma-t-il avec un sourire.

— Vous avez beaucoup de clients qui ne s'intéressent pas à un compte s'élevant à presque quatre millions de dollars ? Allied est une banque prestigieuse, et le montant de mes avoirs est sans doute minime à vos yeux, mais ça représente une énorme somme d'argent.

Il mit un moment à répondre, et elle sentit qu'il choisissait ses mots avec soin.

— Dans certaines situations, un parent, un tuteur ou un curateur peut être plus à même de prendre certaines décisions financières.

— Je suis majeure, ma mère n'est pas ma tutrice.

Breen sentit, pressentit, comprit.

— Elle vous a dit que j'étais irresponsable, incapable de gérer de l'argent.

— Madame Kelly. Breen. Je ne veux pas me mêler de vos histoires. Je peux vous affirmer sans hésitation que votre mère s'est toujours souciée de votre bien-être. Avec vos problèmes...

— Quels sont mes problèmes ? (La colère s'empara d'elle de nouveau, bien plus utile que le stress.) Je suis irresponsable ? Et je parie que je n'ai pas la lumière à tous les étages ?

Il rougit un peu.

— Elle n'a jamais rien dit de la sorte directement.

— Elle l'a seulement sous-entendu. Eh bien, faisons connaissance, monsieur Ellsworth. Je suis titulaire d'un master en sciences de l'éducation, que je viens d'obtenir l'hiver dernier, à la dure, et pour lequel je me suis endettée jusqu'au cou.

Elle hocha la tête devant la stupéfaction du conseiller.

— J'enseigne l'anglais au collège Grady depuis que j'ai ma licence, et j'avais déjà contracté des dettes conséquentes malgré deux petits boulots à temps partiel. Je vous donne avec plaisir le nom du principal et d'autres professeurs.

— Non, non. Je pensais que vous ne travailliez pas, ou que vous n'aviez pas d'emploi fixe.

— Je travaille depuis mes seize ans, l'été et les week-ends. J'ai toujours un boulot saisonnier durant la période estivale pour rembourser mes prêts, et je donne des cours particuliers deux soirs par semaine pour la même raison.

Elle avait les yeux embués, mais c'étaient des larmes brûlantes de rage.

— J'achète en soldes ou d'occasion, j'ai un colocataire. Je fais mes comptes au centime près tous les mois. Je...

— Allons, allons, fit Ellsworth en posant une main sur la sienne. Je suis vraiment désolé qu'il y ait eu ce...

— N'appellez pas ça un malentendu, c'était intentionnel. Mon père voulait que je dispose de cet argent. À la place,

j'ai été serveuse, j'ai dû emprunter pour financer mes études, alors que l'argent qu'il m'envoyait m'aurait changé la vie. Et le fait de savoir qu'il envoyait quelque chose m'aurait changé la vie.

Elle repoussa son café tout en inspirant fort pour s'efforcer de se reprendre.

— Veuillez m'excuser. C'est la faute de ma mère, pas la vôtre. Vous n'aviez pas de raison de ne pas la croire. Vous avez dit que j'étais votre cliente.

— C'est le cas, et nous allons arranger ça. Quand Jennifer doit-elle revenir ?

— La semaine prochaine, mais je dois savoir quelque chose tout de suite. Est-ce que cet argent m'appartient ?

— Oui.

— Donc, je suis autorisée à le retirer, à le transférer.

— Oui, mais je pense qu'il serait préférable d'attendre le retour de votre mère, afin que nous puissions en discuter tous les trois.

— Je n'y vois aucun intérêt. Je veux transférer des fonds, ouvrir d'autres comptes. À mon nom seulement. Est-ce que j'en ai le droit ?

— Oui, je peux vous ouvrir un compte. Quelle somme voulez-vous y virer ?

— Tout.

— Breen...

— Tout, répéta-t-elle. Ou bien, quand nous nous verrons, vous, ma mère et moi, je viendrai avec un avocat et je la poursuivrai pour... je ne sais pas, détournement de fonds.

— Elle n'a pas touché à l'argent.

— Je suis sûre qu'un avocat saura quel terme utiliser. Je veux mon argent pour que, la prochaine fois que je paie mes factures, je puisse rembourser mes prêts étudiants et respirer de nouveau complètement. Cet argent, c'est mon père qui vous l'a confié pour que vous fassiez ce qui est bien pour moi. Je vous demande donc de faire ce qui est bien pour moi.

— Vous êtes majeure, vous pouvez signer un document permettant de retirer le nom de votre mère du compte.

Il me faudra vos papiers d'identité et vous devrez remplir des formulaires. La présence de l'un de nos notaires et d'un témoin sera nécessaire.

Il posa une nouvelle fois sa main sur la sienne.

— Breen, je vous crois. Mais voulez-vous bien me donner le nom et le numéro du principal de votre collège ? Pour ma tranquillité d'esprit.

— Aucun problème.

Lorsque Breen arriva enfin chez *Sally's*, la soirée battait son plein. Des lumières colorées sillonnaient le comptoir bondé et les tables remplies. Le projecteur était braqué sur Cher – ou du moins son incarnation par Sally –, qui s'époumonait sur *If I Could Turn Back Time*.

« Si je pouvais remonter le temps. » C'était très adapté à la situation de Breen.

Elle se fraya un chemin parmi la foule enthousiaste et parvint même à sourire quand quelqu'un la hélait ou lui faisait signe.

Marco – merci à lui – capta son regard et lui envoya un bref salut pendant qu'il préparait des cocktails.

Il portait une chemise à paillettes argentées – chez *Sally's* était un bar très « paillettes » –, un pantalon moulant noir et une boucle à une oreille. Il avait récemment commencé à se faire pousser un petit bouc, et Breen trouvait qu'il lui allait bien, comme les longues tresses qu'il attachait dans son dos. Sa peau couleur cacao était luisante de sueur.

C'était chaud, chez *Sally's*, et à plus d'un titre.

— Geo, laisse ton siège à notre Breen.

— Mais non, ça va.

Geo, petit, mince et resplendissant en rouge, bondit pourtant de son tabouret.

— Assieds-toi, ma poulette. De toute façon, je dois aller servir. (Il l'embrassa sur une joue.) Elle a l'air fatiguée, notre petite.

— C'est vrai, confia-t-elle.

Elle prit place sur le tabouret pendant que Marco servait un client. Ensuite, il lui présenta un verre de vin blanc.

— Tu es en retard et tu ne t'es même pas changée. C'est pas une tenue de fête, ma fille.

Puis il fit les yeux ronds en la voyant descendre son verre presque d'un trait.

— Houla, journée difficile ?

— Difficile, étrange, effrayante, enthousiasmante.

Sur ce, elle fondit en larmes.

— Carlee ! cria aussitôt Marco. Je pars en pause.

Il contourna en vitesse le bar, saisit le bras de Breen et l'entraîna dans les loges.

Deux chanteuses étaient assises devant leur coiffeuse aux miroirs encadrés d'ampoules, façon Hollywood, et échangeaient des potins.

— Mesdames, nous avons besoin de la pièce.

L'une d'elles, déguisée en Lady Gaga, serra Breen dans ses bras.

— Allez, ma puce, ça va s'arranger. Crois-en Jimmy : aucun homme ne mérite que tu pleures pour lui.

Après que Sally lui eut fait un baiser sur la joue, Marco la fit asseoir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte-moi tout.

— Je... Mon père...

— Il t'a contactée ? demanda son ami en lui serrant plus fort la main.

— Non, mais... Marco, il m'a envoyé de l'argent depuis mes dix ans. Il a ouvert un compte d'investissement chez Allied, et il y a fait un virement chaque mois. Ma mère ne m'a rien dit. Elle a gardé ça dans un tiroir. Et tout ce temps...

Elle regarda ses mains.

— J'ai oublié mon verre.

— Je vais te le chercher.

— Attends. Marco, avec les dividendes et... Il faut encore que je me renseigne sur tout ça, mais à l'heure qu'il est, j'ai 3 878 596,35 dollars.

Il la dévisagea avec stupéfaction.

— Tu as rêvé, c'est ça ? Tu sais que, parfois, tu fais des rêves qui semblent très réels.

— Non. Je reviens d'un rendez-vous avec mon banquier. Je possède presque quatre millions de dollars.

— OK, assieds-toi et ne bouge pas d'ici. Je vais chercher le vin. La bouteille, carrément.

Breen s'installa et surprit son reflet dans le miroir au passage. Elle était toute pâle, les yeux las. Elle avait ôté son élastique, et les efforts qu'elle avait mis dans le lissage de ses cheveux étaient mis à mal. La teinture brune qu'elle utilisait une fois par semaine pour atténuer le roux vif de sa chevelure – qui attirait trop les regards et détournait trop l'attention – avait viré au gris terne.

Mais en fait, ça n'avait aucune importance. Dès qu'elle aurait vidé son sac auprès de Marco, elle rentrerait et s'allongerait. Il lui faudrait attendre d'avoir l'esprit moins embrouillé pour se lancer dans les corrections de copies. Comme elle comptait boire au moins deux nouveaux verres avant de rentrer à pied, ce ne serait pas pour ce soir.

Marco revint avec la bouteille et des verres qu'il remplit avant de s'asseoir.

— On va remonter le fil, un peu. Comment tu as su pour l'argent ?

— C'est trop bizarre.

Et elle lui raconta tout.

— Attends, tu es allée voir ce mec chez Allied toute seule ? Tu es courageuse.

— Je ne savais pas quoi faire d'autre. J'étais trop énervée.

— Et qui te dit tout le temps que tu devrais t'énerver plus souvent ?

— Toi, reconnut-elle avec un petit sourire.

— Je dirais même plus : tu dois rester énervée pour parler avec ta mère.

— Oh, la vache...

Elle prit sa tête entre ses mains, même si elle aurait plutôt voulu l'enfourer entre ses genoux.

— Ne te dégonfle pas.

Marco se retourna quand Sally, en mode Cher, entra d'un pas fluide. Salvador Travino, de son vrai nom, posa une main sur sa hanche couverte d'une robe à sequins Bob Mackie et rejeta en arrière les cheveux de sa perruque, longs jusqu'à la taille.

— Ils sont débordés, au bar. Marco, qu'est-ce que tu fous ?

— Désolé, Sally. Breen...

Sally leva un doigt et posa ses yeux aux faux cils épais sur le visage de la jeune femme.

— Tu es malade, ma chérie ?

— Non, non, excuse-moi, je...

— Tu as l'air, poursuivit-elle en lui prenant le menton, aussi pâle qu'une vierge à sa nuit de noces. C'est l'autre connard, Grant ?

— Non, pas du tout.

— Tant mieux, parce qu'il n'en vaut pas la peine. À quand remonte ton dernier repas ?

— Euh...

— C'est bien ce que je me disais. Marco, ramène notre poulette chez vous et fais-la manger. Vous avez de la viande rouge ?

— M'étonnerait.

D'un air désapprobateur, Sally secoua de nouveau sa chevelure, copie parfaite de celle de Cher, puis fit signe à Marco d'approcher.

— Donne ton téléphone. Dans cette tenue, je ne peux pas aller en chercher.

Elle saisit le téléphone de Marco, composa un numéro et tapa le sol de ses talons aiguilles à paillettes.

— Salut, beau gosse, ici Sally. Oui, je vais mieux que ma mine ne l'indique, et elle est splendide. J'aurais voulu que tu me prépares deux de tes spéciaux *cheese steaks* à emporter. Oui, le grand jeûne, mec. Tu mets ça sur mon ardoise. C'est

Marco qui viendra les chercher. À bientôt, embrasse ta jolie femme et ton beau bébé. Et une bise pour toi.

Après avoir imité le bruit d'un baiser, Sally rendit son téléphone à Marco.

— Passe au *Philly Pride* prendre la commande. Ensuite, Breen, tu te mets en pyjama. Écoute-moi : jette les fringues que tu portes par la fenêtre, elles seront récupérées par une personne sans aucun style.

— Je ne peux pas vous abandonner en plein rush du vendredi soir, protesta Marco, qui se fit foudroyer du regard.

— Tu crois que je ne suis pas capable de faire face à une grosse soirée ? Mon garçon, j'en ai vu, des grosses, et dans tous les sens du terme, alors que tu portais encore des couches ! Et avec mon look, j'espère bien choper de sacrés pourboires. Ramène Breen à la maison.

— Merci, Sally.

Breen vint l'embrasser. La drag-queen avait davantage été une mère pour elle que la sienne au cours des dix dernières années.

— On se revoit bientôt. Et tu m'appelles si tu as besoin de moi. Pas avant dix heures du matin, sauf urgence. Il faut dormir pour être belle.

— Tu parles. Tu es la plus belle personne que je connaisse.

— Allez, filez. J'ai un bar à gérer.

Ils sortirent par la porte de service. D'un geste automatique, Marco entourra de son bras la taille de Breen. De façon tout aussi naturelle, elle posa la tête sur son épaule.

— Je suis crevée. Je ne sais pas si je peux avaler quelque chose.

— Tu vas manger, ou je te dénonce à Sally. Et après, je te mets au lit.

Il la guida dans les rues pavées sous les lampadaires aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Les clubs, les restaurants et les cafés étaient tous en effervescence à la faveur de cette belle soirée du mois de mai.

— Mince, j'ai oublié l'arrosoir sur le parquet du bureau chez ma mère. Ça va sûrement laisser une trace.

— Ah.

— C'est un beau parquet, Marco. La pauvre.

— C'est son problème. On n'en serait pas là si elle ne t'avait pas caché tout ça pendant... putain, seize ans. Alors arrête, ou tu vas finir par m'agacer. Dis-moi ce que tu vas faire ensuite ?

— Rembourser mes prêts étudiants. M. Ellsworth m'a dit qu'il allait en parler à quelqu'un. Je ne sais plus qui. Je peux les rembourser en totalité, et c'est ce que je veux : m'en débarrasser.

— OK, je comprends. Mais deux choses : comment vas-tu aborder le sujet avec ta mère et, le plus important, quel est le programme des festivités ?

— Je n'arrive pas à y penser.

— Bien. Je le ferai pour toi.

Au *Philly Pride*, ils furent accueillis par une odeur d'oignons grillés. Breen décida d'arrêter de cogiter le temps que Marco récupère la commande – et flirte gentiment avec Trace, au comptoir.

— Je lui propose de sortir, tu crois ? demanda Marco en quittant le restaurant.

— Trace ? Non, il est trop jeune pour toi.

— Il a notre âge !

— Rien qu'en quelques jours, tu crèverais d'ennui parce que, hormis coucher avec toi, il ne voudrait que jouer aux jeux vidéo. Toi, tu lui proposerais d'aller danser, et il répondrait : « Peut-être quand j'aurai amélioré mon score à *Assassin's Creed*. »

— Oui, tu as raison, et je suis dégoûté parce qu'il est « miamesque ».

— Mais le « miam », que je ne nie pas, ne tiendrait pas la semaine. Tu me parles de lui juste pour me changer les idées.

— Ce qui a d'ailleurs marché.

Elle allait reposer la tête sur son épaule quand elle aperçut, juste en face, l'inconnu. Les cheveux argentés, la silhouette grande et mince, vêtu de noir.

— Tu vois cet homme, Marco ? demanda-t-elle en se tournant pour le lui montrer.

— Quel homme ?

— Mais... Il était juste là. Il a dû tourner à l'angle de la rue. Je l'ai vu dans le bus, aujourd'hui. Il... J'ai une impression bizarre.

Comme Marco savait que les impressions de Breen étaient souvent fondées, il lui agrippa la main et courut regarder à l'angle de la rue.

— Tu le vois ? À quoi il ressemble ? la questionna-t-il.

— Non, il est parti. Ce n'est rien. J'ai un méchant mal de tête et ce sentiment étrange. Et puis, c'était surprenant de le voir aussi près de chez nous. Enfin, si je l'ai bien vu. Je l'ai juste entraperçu du coin de l'œil. Laisse tomber.

Après une petite marche, ils arrivèrent en bas de leur immeuble et montèrent les trois étages jusqu'à l'appartement. Elle adorait ce bâtiment de brique rouge, l'arc-en-ciel peint par le propriétaire du bâtiment sur la porte d'entrée à double battant, la musique qui s'élevait des fenêtres ouvertes par cette joyeuse nuit de printemps.

Cela valait le coup de monter toutes ces marches.

Le propriétaire entretenait bien les communs et les appartements. Les locataires les maintenaient propres et s'entraidaient.

Ils montèrent et entendirent l'agitation de l'habituelle soirée du vendredi qui se déroulait au 101, le bébé agité du 204 et les chants d'opéra du 302.

Une fois chez eux, Marco se dirigea droit vers leur toute petite cuisine en longueur.

— Va te changer, et si tu écoutes les conseils de Sally, ça m'ira très bien aussi.

— Il n'y a rien à reprocher à ce que je porte.

— Ton pantalon est trop ample aux fesses, ton pull beige te rend invisible, et je ne parle pas de tes chaussures.

Un peu renfrognée, Breen alla dans sa chambre. Son lit était fait au carré, son bureau, certes petit, était bien organisé

et l'unique fenêtre de la pièce laissait apercevoir le quartier animé.

Elle se débarrassa de ses chaussures, puis les rangea dans son armoire de la taille d'un placard à balais. Elle ôta son pull – qu'elle détestait désormais –, mais le jeta dans le panier à linge sale et non par la fenêtre. Le pantalon le rejoignit.

Il était peut-être un peu lâche aux fesses, mais au moins, il n'éveillait pas de regards déplacés d'élèves ou de collègues, contrairement aux tenues d'Anna Mae, la prof d'histoire.

Elle enfila un pantalon de pyjama en coton et un tee-shirt, jeta un coup d'œil vers son bureau, où elle aurait dû être assise, en train de corriger des copies.

Puis elle retourna dans l'espace qui servait de séjour, de salle à manger et de salle de sport.

Ce n'était pas grand-chose, mais comme Breen avait laissé Marco apporter sa patte, l'appartement avait du caractère.

Ensemble, ils avaient peint les murs d'une teinte chaude et épicée, qui rappelait à la jeune femme celle des piments écrasés, et fixé des étagères sur lesquelles se dressaient des bouteilles colorées de toutes les tailles et formes. Des affiches encadrées apportaient une touche musicale à l'ensemble : Bruce Springsteen, Prince, Mick Jagger, Lady Gaga, Janis Joplin.

Ils avaient recouvert le canapé d'occasion d'un tissu vert foncé et avaient disposé dessus de nombreux coussins de toutes les couleurs. Une ancienne porte – encore une trouvaille faite en dépôt-vente –, à laquelle on avait ajouté des pieds en fer forgé, faisait office de table.

Un de leurs amis, un artiste, avait peint sur la surface un dragon en vol, orange et vert émeraude, en guise de cadeau d'anniversaire pour Breen.

Marco posa les assiettes garnies sur la table et alluma les bougies dans leurs chandeliers métalliques.

— Assieds-toi et mange, ordonna-t-il. Tu n'as plus droit à une goutte de vin avant d'avoir avalé du solide.

— Je ne devrais plus en boire du tout de la soirée.

— Oh, mais tu vas en reboire.

Il alluma leur iPod partagé, mit le son au minimum.

Elle obéit et, malgré son manque d'appétit, saisit le hamburger.

— Tu sais, Marco, je n'arriverais pas à me débrouiller sans toi.

— Et tu n'auras pas à le faire. Mange.

Elle n'avait peut-être pas faim, mais elle sentit que ses nerfs s'apaisaient.

— Je veux démissionner.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle laissa tomber son hamburger et se couvrit la bouche de sa main.

— C'est sorti tout seul ! s'exclama-t-elle.

— Tu n'as jamais voulu être prof, de toute façon.

Il continua de manger tranquillement, mais sans se départir d'un petit sourire.

— D'accord, je veux démissionner, mais c'est bête et insensé. Oui, je viens de découvrir un paquet d'argent sorti de nulle part, qui peut me durer longtemps, et même continuer d'augmenter si je fais attention. Mais lâcher un travail stable, pour lequel j'ai étudié, déboursé – ou débourserez bientôt –, ce n'est pas une bonne idée.

— Tu voulais être vétérinaire.

— Oui. Je voulais également être danseuse étoile. Et puis rock star. J. K. Rowling, aussi. Je ne suis rien de tout ça, et je ne le serai jamais.

— Tu écris très bien, je te rappelle.

Elle secoua la tête et se remit à manger.

— C'est un vieux rêve. Je dois penser au présent et au futur.

— Démissionne.

— Marco...

— Tu détestes ton boulot. Tu n'as jamais voulu être prof. C'est ce que souhaitait ta mère, ce qu'elle t'a persuadée de faire. Comme si ç'avait été ta seule possibilité. Rembourse l'emprunt, démissionne et donne-toi du temps pour savoir ce que tu as envie de devenir.

— Je ne peux pas...

— Si, bien sûr. Si ces mots sont sortis de ta bouche, c'est parce qu'ils sont logés dans ton cœur et dans ton esprit. C'est ta chance, Breen. Maintenant.

— Mais je ne sais rien faire d'autre que mon métier.

— Parce que tu n'en as jamais eu l'occasion. Prends le temps de trouver. Tu pourrais écrire, je te le répète. Ou si ce n'est pas ton truc, tu pourrais monter ton entreprise.

— Moi ?

— Oui, toi. Breen, t'es intelligente, organisée. (Contrarié, il leur servit du vin, maintenant qu'elle avait un peu mangé.) Tu pourrais faire du design. Et ne me réponds pas « Moi ? » sur ce ton débile. Je n'ai pas aménagé cet appart tout seul, et il a une sacrée déco. On l'a fait ensemble. Tu as une belle voix, tu joues du piano. Tu pourrais t'y consacrer. Tu as laissé ta mère te mettre dans une case, et tu commences enfin à en sortir. Tu n'as pas intérêt à y rentrer.

— Je... je vais voir la principale lundi et je lui explique que je ne reviendrai pas à l'automne. Je fais comme ça ?

— Oui, tu fais comme ça. Tu te donnes l'été pour réfléchir à ce que tu veux faire, ou essayer de faire.

— C'est plutôt terrifiant.

— Libérateur, je dirais. Cite une chose – importante – que tu as vraiment envie de faire, maintenant que tu le peux. Tu as le temps et l'argent pour. Qu'est-ce qui te tente le plus ? Sans réfléchir. N'essaie pas de trouver l'idée la plus raisonnable. Laisse parler ton cœur, comme quand tu as dit que tu voulais arrêter d'être prof.

— Je veux aller en Irlande. Oh, là, là, j'en reviens pas ! C'est ce que je veux. Découvrir d'où vient mon père, ce qui l'a poussé à y retourner, à s'en aller loin de moi. Je veux essayer de le retrouver et le questionner. Savoir pourquoi il est parti, pourquoi il m'a envoyé cet argent.

— Fais-le. C'est super. Passe l'été en Irlande, accorde-toi ce moment sur place pour réfléchir au reste.

— L'été ?

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? Depuis quand tu n'as pas pris de vacances ?

— Depuis qu'on a eu notre diplôme et qu'on a passé une semaine à Jersey Shore.

— C'était super, se souvint-il. Et c'était il y a un bail, Breen.

Elle but une longue gorgée de vin.

— Viens avec moi.

— En Irlande ?

— Toute seule, je n'oserai jamais. Accompagne-moi. Tu as raison, admit-elle en commençant à arpenter la pièce. Qu'est-ce qui m'en empêche ? C'est ce que je veux. Vraiment. Cette fois, on ne sera pas en bus, on prendra l'avion en première classe et on réservera des chambres dans un château. Au moins une nuit. On louera une voiture et on conduira à gauche ; on pourrait... dormir dans un cottage ! Un cottage irlandais au toit de chaume.

— Tu as trop bu.

— Non ! le contredit-elle en riant, une flamme dans les yeux. Viens avec moi, Marco, et partage ce qui me fait envie.

— Je ne peux pas partir tout l'été. Sally et Derrick seraient d'accord, mais je ne peux pas perdre mon boulot en journée.

— Tu détestes bosser au magasin de musique.

— C'est vrai, mais personne ne vient de me donner quatre millions de dollars. Je pourrais t'accompagner deux semaines, juste pour le début. La vache, je n'ai jamais mis les pieds en Europe. Ce serait une claque.

— On s'en prendra plein, des claques. Ça marche ?

Il recula sur sa chaise. Il aimait Breen plus que tout. Et il ne pouvait pas éteindre cette étincelle dans son regard. Mais il était négociateur dans l'âme.

— J'ai des conditions.

— Vas-y, dit-elle en se rasseyant.

— Je ne peux pas me payer de billet en première classe, donc tu m'offriras le mien. Pour le reste, je paierai ma part.

— Je me fiche du prix.

— Ouais, parce que t'es millionnaire, putain.

Rejetant la tête en arrière, elle hurla de rire.

— Je suis millionnaire, putain !

— C'était ma première condition. Les autres sont tout aussi importantes à mon sens. Quand tu auras terminé ton repas, tu vas filer à la salle de bains et te laver les cheveux jusqu'à virer entièrement cette horrible teinture. Pour la dernière fois. Et tu vas dégager ton sèche-cheveux, celui avec lequel tu passes une heure tous les matins à lisser tes magnifiques boucles.

Quand elle ouvrit la bouche pour protester, il secoua la tête.

— Tu vas en Irlande. Je parie que tu ne seras pas la seule rousse, là-bas.

— Ici non plus.

— C'est vrai, mais tu t'es laissé convaincre que tes propres cheveux te donnaient l'air, je sais pas, frivole ? Qu'ils attireraient les regards. Et pourquoi pas ? Merde, Breen.

— Si je récupère ma couleur naturelle, tu viens avec moi au moins deux semaines ! Marché conclu.

— Attends, j'ai une dernière condition.

— Tu marchandes difficilement, Marco Polo.

— Je ne t'oblige à rien. Celle-ci est importante, c'est peut-être la clé de tout. (Il prit un air sérieux.) Demain, on va faire du shopping, parce que ce soir, on met presque tout le contenu de ton armoire dans des sacs-poubelle qu'on apportera à la friperie. Et ensuite, comme tu as la chance de posséder ce dont toute femme rêve, c'est-à-dire un meilleur ami gay, tu vas me laisser t'aider à choisir de nouvelles fringues qui, elles, ne brûleront pas les yeux.

— Ils ne sont pas si nazes que ça, mes vêtements.

— Ils sont tristes et minables. Ce style ne te correspond pas. Tu as cru à tort que tu devais être transparente. Je ne vais pas dire du mal de ta mère, je n'ai pas été élevé comme ça. Mais quand tu lui parleras la semaine prochaine, ton apparence reflétera ce que tu es vraiment : forte, douée, belle et intelligente. Et tant qu'on y est, tu vas acheter du maquillage potable.

— Tu imposes beaucoup de choses.

- Ce sont mes conditions. Je t'adore, Breen.
- Je sais bien. Donc... marché conclu, répéta-t-elle en tendant la main.
- Voilà une réponse satisfaisante !